

Dermatobia hominis

Christophe Esnault et Lionel Fondeville

Numéro 140, février 2014

Phobies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71446ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Esnault, C. & Fondeville, L. (2014). Dermatobia hominis. *Moebius*, (140), 29–35.

CHRISTOPHE ESNAULT
LIONEL FONDEVILLE

Dermatobia hominis

Deux semaines après mon retour de Guyane, dans la nuit, une démangeaison saisit l'arrière de mon épaule gauche. Dos au miroir de la salle de bain, j'inspecte ma peau. Je découvre un petit furoncle percé d'un minuscule orifice, au fond duquel j'ai l'impression de voir quelque chose bouger. Je panique : une bestiole est en train de me bouffer. Je respire, m'assois dans le canapé. Rien à faire. Maintenant que j'ai découvert sa présence, je ne cesse d'y penser, de la sentir grouiller sous ma peau. Le prurit est continu. Je fais les cent pas dans l'appartement. Essaie de me rassurer. Mon médecin généraliste va m'extraire ce ver dès demain matin. J'allume l'ordinateur, me connecte à Internet. Je tape deux mots : ver et Guyane. Les photos sont sans ambiguïté. Les définitions également. « Le genre *Dermatobia* ne comprend qu'une espèce, *Dermatobia hominis*. Il s'agirait du seul *Cuterebridae* s'attaquant à l'homme (ainsi qu'aux autres primates). On le rencontre du Mexique à l'Argentine. Il est responsable d'une myase cuticole furonculoïde liée à sa larve appelée localement « ver macaque ». Un mode d'extraction traditionnel des larves consiste à appliquer sur le furoncle une tranche de gras de lard pendant environ 48 heures. La larve doit remonter à la surface pour respirer, elle traverse la couche de lard pour ne pas étouffer et y reste. » Méthode exclue : végétarien militant, la seule idée d'un contact avec de la viande me révolte. Je regarde une vidéo qui montre l'extraction médicalisée de deux asticots géants en forme de bouteille de Perrier à crochet. Le film me donne un

haut-le-cœur. Je me recouche en tentant de penser à autre chose. Trouver le sommeil... Impossible, je me tourne et retourne dans les draps, reviens vers la salle de bain, inspecte toute la surface de ma peau de peur d'abriter d'autres locataires. Il est seul. Seul avec moi.

Dès huit heures, je pousse la porte de l'immeuble de mon médecin. Deux étages plus haut, une affichette sur la porte du cabinet annonce que le docteur Fournier est actuellement en congé. Il a indiqué le nom et l'adresse de son remplaçant. J'ai déjà eu affaire à lui, hors de question que je lui confie l'extraction de mon ver macaque. Je suis furieux et inquiet. Serais-je capable d'attendre le retour de mon médecin traitant ? Je ne veux pas être le buffet à volonté de cette saloperie pendant quatre jours.

Je vais boire mon deuxième café dans un bar-tabac. J'achète *Libération*, mais ne parviens pas à me concentrer sur ma lecture. Je regarde ma montre toutes les deux minutes. Comme chaque mardi, j'ai rendez-vous avec monsieur Tanquerelle à 8 h 45. C'est peut-être le moins mauvais psychanalyste de cette petite ville. Peut-être le pire... Une solitude et l'ennui m'ont poussé vers lui.

— Alors, ce voyage ?

— C'était très intense. Une semaine sur un carbet au bord du fleuve en pleine forêt. Les vols de morphos, les singes hurleurs... Dépaysement complet. J'ai effectué aussi de courts séjours à Cayenne, au village Saramaca de Kourou. Les marais de Cau, Cacao et j'ai aussi pêché des poissons à tête de requin. Enfin, je ne vous raconte pas tout, mais c'était de vraies vacances, riches et revigorantes.

— Vous revenez donc en pleine forme.

— Pas tout à fait.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je ne suis plus seul.

— Vous avez ramené une Guyanaise dans vos valises ?

— Peut-être, enfin je n'ai pas déterminé son sexe.

— Racontez-moi.

— Ça va vous plaire. Un intrus a pénétré ma peau et c'est extrêmement désagréable.

— ...

— Une larve. Ver macaque ou je ne sais quoi.

— Vous avez vu un médecin ?

— Le docteur Fournier est en vacances.

— Ce n'est pas le seul médecin de la ville.

— Je vais attendre quelques jours...

— Où est le parasite ?

— Dans mon épaule, là, derrière.

— Amusant.

— Pourquoi ?

— Avant votre voyage vous m'avez parlé longuement de Paule, votre ancienne amante, et plus précisément de son derrière.

— Vous pensez que ce n'est pas un hasard ?

— Il n'y a pas de hasard en psychanalyse.

— Encore une de vos douteuses écoutes lacanoïdes. Je devrais en déduire quoi ?

— Vous seul savez...

— Cette larve a pénétré mon corps, c'est une métaphore de la sodomie passive... cela devrait une nouvelle fois m'interroger sur mon identité sexuelle : répulsion à être pénétré, désir d'être pénétré... Je connais bien votre mécanique, vous ne trouvez pas ?

— Vous me devez quarante-cinq euros.

— Si vous pouviez attendre la fin du mois pour déposer le chèque...

— Oui. À la semaine prochaine, même heure.

À mon travail, je ne parle à personne de ma nouvelle « petite amie ». Pas envie que l'on m'ordonne de me rendre aux urgences. Au sujet de mon voyage, j'en dis le moins possible. D'ailleurs, à peu près tout le monde s'en moque. Les démangeaisons ne sont pas trop pénibles. Elles deviennent même familières.

En rentrant chez moi, je file immédiatement vers la salle de bain. Ma dulcinée semble avoir grossi. Tant mieux, j'ai toujours préféré les femmes rondes aux filiformes. Je passe de longues heures à contempler son cratère et me demande si elle peut m'apercevoir dans le reflet de la glace. Que pense-t-elle de moi ? Le dégoût qu'elle m'inspira la première fois s'est mué en véritable tendresse. Il y a enfin quelqu'un dans ma vie.

Difficile de dormir. Je grappille deux ou trois heures de sommeil. Je sais reconnaître l'état de passion amoureuse. J'en connais la brièveté. La fin est déjà connue, contenue dans l'instant de l'émotion. Préciosité des élans du cœur. La perte prochaine nourrit l'intrigue. Que l'on puisse me prendre pour un fou m'indiffère. Avant de déménager pour raison professionnelle, j'habitais à Poitiers. Je vivais avec le RMI¹ et comme je squattais à gauche et à droite, j'étais plus riche que maintenant, fonctionnaire avec un loyer équivalent à plus d'un tiers de mon salaire. Durant cette période, je pouvais voyager fréquemment en Europe et en Asie tandis que ma sœur signait et envoyait chaque mois aux Assédic² mon actualisation mensuelle. À cette même époque, mon premier psychanalyste m'avait dit : vous avez encore plus besoin d'aimer que d'être aimé. C'est ma maladie. Besoin irrépressible d'investir un objet amoureux. L'objet importe peu. Je ne suis pas certain d'être plus ridicule en m'attachant à un insecte ou à une plante qu'en livrant mon âme à une charmante qui serait totalement indifférente à mon envahissante affection...

Ainsi, pendant trois jours, je savoure tous les instants auprès de celle que la Guyane et Internet m'ont permis de rencontrer. Translucide, ornée de trois couronnes de cils noirs, son corps luit comme celui d'une nymphe s'éveillant dans l'écume. Son nom savant est beau comme celui d'une héroïne shakespearienne : Dermatobia. Je lui parle beaucoup. Dénude de nombreuses fois mon épaule face au miroir pour tenter de l'apercevoir. Le prurit reste lancinant, mais ce qui pourrait être douloureux et source d'énervement m'apaise au contraire. Le troisième soir, je dépose sur la platine CD une galette argentée. Nico feule sur les notes acides de son harmonium. Je me lève dans la pénombre du salon et danse avec Dermatobia. Je retire mon tee-shirt et, du bout des doigts, effleure son nid sans l'effrayer. Sortira-t-elle un instant pour baiser la pulpe de mon index ? Comme un adolescent timide et maladroit, je me consume dans l'attente la plus vaine, la plus belle qu'il m'ait jamais été donné de connaître. Les yeux fermés, je savoure chaque seconde de cet amour flamboyant, étourdi par les tourbillons de mon corps et les picotements irradiant mon épaule. Soudain, le creux

de la plaie se bombe et je me précipite dans la salle de bain pour apercevoir enfin le visage de mon amante. Je constate alors qu'une érection plisse mon pantalon. La tête en feu, je m'empoigne tout en caressant la joue de Dermatobia, malheureux de ne pouvoir lui offrir davantage, reconnaissant qu'elle me donne tant. Loin de m'apaiser, les premières secousses déchaînent une rage que je n'ai jamais connue. Le désir le plus violent court dans mes muscles et ma tête ne m'appartient plus. M'agitant comme un épileptique, je frotte mon sexe à tous les meubles et finis par le coincer entre les pages d'un dictionnaire pour faire cesser cette folie. Je me répands encore sur le papier imprimé, fourbu, presque inconscient, avant de m'écrouler par terre.

Le lendemain matin, je sors difficilement de ma torpeur. À quatre pattes, je cherche mes lunettes. Peu après les avoir posées sur mon nez, je vois le dictionnaire ouvert où je l'ai abandonné la veille. Je le saisis afin de le ranger. Un frisson parcourt mon cuir chevelu. À l'article *larve*, le papier est gondolé et les mots ont bavé, jusqu'à devenir illisibles.

Quatre jours ont passé. Le furoncle a grossi. L'infection a transformé notre lune de miel en paralysie du bras. Le nid de mon amante est désormais purulent et violacé. Le cœur brisé mais tenant à la vie, je décide d'aller consulter le docteur Fournier. Les murs de sa salle d'attente sont couverts de chapeaux du monde entier. À chacun de ses voyages, il en ramène un nouveau. Ce grand voyageur a certainement déjà rencontré Dermatobia. J'ai confiance en lui.

— Alors monsieur Lambert, ce voyage? Depuis le temps que vous me parliez de prendre enfin des vacances loin de Châteauroux?

— C'était parfait. J'ai même pris une pirogue pour me rendre à Oiapoque, au Brésil.

— Et qu'est-ce qui vous amène?

— Si j'en crois mes recherches, c'est une dermatobia hominis, dans le haut du dos.

— Venez, nous allons examiner ça. Déshabillez-vous et asseyez-vous sur la table d'examen.

— Houla...

— C'est grave?

— Non, mais il est rare qu'une infection due à une dermatobia atteigne de telles proportions chez un humain. En général, les victimes se précipitent chez le médecin dès l'installation de la larve. L'extraction est toujours un peu délicate et parfois assez longue si on veut éviter les complications et cicatrices disgracieuses.

— Ça fait mal?

— En général, non. Mais dans votre cas, je préfère vous anesthésier.

Le docteur Fournier se munit de gants en plastique avant d'étendre un liquide brun sur ma peau. Il dépose une gaze sur mon épaule, puis saisit une sorte de scalpel et deux petites pinces.

— Vous n'allez pas lui faire de mal?

— De qui donc me parlez-vous?

— De Dermatobia.

— Ha! Ha! Ha!

— Ne riez pas. Je suis très attaché à elle.

— Vous plaisantez? La plupart des patients sont horrifiés quand la même chose leur arrive.

L'extraction est finalement assez rapide.

— Ça y est, voilà la bête.

— Je peux la voir?

Dermatobia mesure environ deux centimètres. Elle se tortille sur le plateau en métal. Ému, je la regarde enfin sans l'intermédiaire du miroir. J'approche mon visage, hésite à déposer un baiser sur sa tête.

— Vous pensez qu'elle peut vivre longtemps?

— Non. Sans nourriture, quelques heures tout au plus.

— Qu'est-ce que je dois lui donner à manger?

— Vous plaisantez?

— Notre histoire n'est pas finie, c'est impossible. Je dois l'amener chez moi. Elle ne peut pas mourir dans votre poubelle. Depuis quelques jours, nous vivons une aventure exceptionnelle. Sa présence a illuminé ma vie. Je lui dois une mort digne de ce qu'elle m'a apporté.

— J'aurai tout entendu... Vous n'êtes pas amoureux pendant que vous y êtes?

— Je ne peux pas vous le cacher.

— Vous vous moquez de moi... Hors de son milieu naturel, elle est de toute façon condamnée. Enfin... Si vous y tenez, je vous la mets dans une boîte en plastique.

— Merci docteur.

À quatre heures quarante-huit du matin, tandis que je la veille, *Dermatobia* meurt. Mon plus bel amour perd sa blancheur nacrée, devient jaune, s'immobilise. Les plus précieux moments de ma vie sont peut-être derrière moi. Je passe ma plus belle chemise, puis j'enroule ma belle dans du coton avant de la déposer dans l'un de mes plus beaux piluliers. Tout à l'heure, dès l'ouverture, j'irai au jardin public et j'enterrai *Dermatobia* sous le plus bel arbre du parc.

Je suis trop lâche pour me suicider. Les hommes et les femmes ne m'ont jamais vraiment intéressé. Je le dirai mardi au docteur Tanquerelle. Ce sera notre dernière séance. Je connais désormais mon plus grand désir. Mes futurs voyages seront des lieux de rencontres capitales. Je vais économiser, j'irai en Afrique. J'étudierai auparavant les vers et parasites friands de chair humaine, je choisirai les régions les plus risquées. En forçant le destin, j'aimerai à nouveau.

1. Revenu minimum d'insertion (France).

2. Associations pour l'emploi dans l'industrie et le commerce (France).